

Pauvres types

Didier Wirickx

Par ce beau matin d'automne, je me promène à l'orée du bois en compagnie de ma femelle et de notre faon, qui vient de fêter son premier anniversaire. Tout est si calme ; une légère brume recouvre la plaine et la rosée semble planer au-dessus de la végétation. Le fruit de notre amour, curieux des prodiges de la nature, hume ce délicieux mélange de senteurs propres à notre forêt ardennaise. Téméraire, insouciant, ma fille avance en direction de la route. Ce qui ne plait, évidemment pas à ma compagne. Notre bébé est immédiatement rappelé à l'ordre et doit malgré son appétit de découverte, faire marche arrière. Pendant que notre enfant, tout en ronchonnant, rebrousse chemin, je rejoins un talus qui surplombe la vallée, De là, je pourrai profiter de la vue exceptionnelle et ainsi être en harmonie avec mère nature. Mais ce moment de bonheur, de félicité est rapidement balayé ; Au loin, un macabre cortège, une colonne de véhicules tout-terrain traverse la vallée et se dirige dans notre direction. Instinctivement, j'ordonne à ma compagne de se réfugier avec notre enfant dans la forêt. Mais têtue, comme une mule, notre petite chipie, traîne des sabots ; Je hausse le ton afin qu'elle obéisse. Cela me fait tellement mal au cœur de l'engueuler, elle ne peut comprendre que ces bipèdes sont synonymes de désolation. A présent, j'observe les véhicules qui se rapprochent rapidement ; j'ai le secret l'espoir qu'ils ne s'arrêtent pas, qu'ils continuent leur chemin. Mais mes prières n'ont servi à rien, les luxueux 4x4, lavés pour l'occasion s'arrêtent en contre bas du talus. Des hommes vêtus d'habits désuets, certains coiffés d'un chapeau orné d'une plume de faisan descendent des véhicules ; ces notables que je devine très riches et puissants rassemblent leur arsenal, propre et étincelant comme un sous neuf. Je m'avance, je me dresse fièrement devant eux ; il leur est impossible de ne pas me voir ; au moins, les miens auront la vie sauve.

Les voilà, fiers, le sourire au lèvres ; ils s'avancent dans ma direction, alignés en rang d'oignons comme ces truffions qu'on envoyait au casse pipe pendant la grande guerre. A la différence qu'aujourd'hui, ils ne risquent pas grand-chose ; avec un peu de chance, une balle dans le pied ; un accident est si vite arrivé. La situation ne s'y prête pas mais à cette seule pensée, je ne peux

m'empêcher de sourire.

Je ne les vois plus, ils ont été avalés par la végétation, mais celle-ci consciente de leur nuisibilité, les vomit. Au loin, les corps de brume déchirent le silence, les chiens hurlent à la mort. A cet instant, je comprends que mon sacrifice ne sert à rien, que je ne verrai plus jamais ma compagne et mon amour. Sans le vouloir, je les ai envoyé à l'abattoir. Les pèquenauds, tout en commentant l'actualité financière ou se gavant mutuellement de leurs pseudos exploits sexuels avec leur dernière maîtresse, s'installent confortablement dans les fourrés ; Fusil dressé, dernier signe de leur virilité ; Ils scrutent les fourrés, attendant de vivre, tout en abattant un être sans défense, un nouvel orgasme.

J'entends les premières détonations ; Tout ce que je souhaite c'est qu'elles meurent rapidement : Qu'à défaut de vivre, Dieu leur accorde une mort sans souffrance. A présent les rires, les éclats de voix, les gloussements de satisfaction résonnent. Ils m'observent, ils voudraient m'abattre mais la lois me protège ; Aucun d'eux n'osera braver cette lois qui désigne ceux qui peuvent vivre et ceux ceux qui n'ont que le droit de mourir.

Sous mes yeux, rougis par les larmes, ils chargent à l'arrière d'un pick-up leur trophée ; ma famille.